vement les couleurs de la patrie qui flottaient au vent. Le drapeau tenait donc lieu de croix de procession. Je marchais à la suite, et les chefs indiens suivaient tous. Que c'est beau, me disais-je. On dirait que notre Indien compte ses pas. C'est égal, je suis heureux de voir le drapeau de la patrie porté ainsi solennellement par un bon sauvage converti et civilisé. Quoique sur une terre étrangère, sur le sol canadien et anglais, nous pouvons dire, avec le commandant Marchand, que le drapeau français est celui de la civilisation et du dévouement.

Arrivés près de nos canots d'écorce, ces braves gens tombent à genoux sur le rivage : hommes, femmes et enfants, tous sont là. C'est l'heure des adieux. Je leur dis un mot d'encouragement, je les félicite et les remercie, et puis je lève les mains au ciel pour attirer les bénédictions de Dieu sur eux. Je leur touche la main et nous poussons au large.

Ces pauvres gens tirent des coups de fusil pour manifester leur bonheur. Ils nous disent de prier pour eux et de revenir bientôt. Les larmes coulent de leurs yeux en nous voyant partir. Voilà bien des scènes qui font oublier la misère, les sacrifices et les privations, et qui sont la récompense promise à l'apôtre.

Albert Pascal, O. M. I.



MISSION DE SAINTE-GERTRUDE AU LAC PÉLICAN.

LETTRE DU R. P. BONNALD.

Cette Mission se trouve sur le plateau le plus proche du haut Churchill, dans une langue de terre qui s'avance sur le lac Pélican.

En 1846, le R. P. Taché et M. Laflèche furent les pre-

miers missionnaires qui passèrent ici en se rendant à l'Ile à la Crosse. Plus tard, d'autres missionnaires, en gagnant le nord, virent à leur passage les sauvages de ce pays. Nommons en particulier les RR. PP. Maisonneuve, Grouard, Petitot, Moulin, Végreville et Le Goff.

Ce fut en 1874 que le R. P. Gasté, directeur de la mission de Saint-Pierre, au lac Caribou, chez les Dénés, eut le premier l'idée d'établir la Mission Sainte-Gertrude pour les Cris; et au printemps de l'année suivante, le R. P. Blanchet séjourna assez longtemps chez eux. Il fit quelques baptêmes et reçut des abjurations.

Enfin en 1876, je fus envoyé par mon supérieur au lac Pélican, afin d'y commencer la Mission pour les Cris des rochers. Il n'y avait aucune allocation pour cet établissement : le missionnaire n'avait reçu que des encouragements. Pas de pain, il devait lui-même faire sa pêche et recueillir son bois. Pendant l'hiver, traîné par ses trois chiens et accompagné d'un sauvage, il courait après les infidèles de Churchill pour les instruire et baptiser leurs enfants. A cette époque il y avait 300 infidèles, 80 protestants et 10 catholiques. Les jongleurs se joignirent aux fanatiques anglicans pour empêcher la conversion des païens et l'établissement de la Mission catholique. Il y eut des scènes inoubliables et des farces de jongleurs, dont l'échec servit les intérêts de la religion et fit au Père une réputation universelle. Malgré Satan et ses suppôts, la Mission fut établie, et en 1878 elle était complète au point de vue matériel. Deux ans après, il n'y avait plus d'infidèles.

Alors j'entrepris la conversion des protestants. Les néophytes pleins de zèle pour faire des prosélytes chez leurs compatriotes plus éloignés de la Mission, m'amenèrent des familles entières qui demandaient à abjurer leurs erreurs. D'autres vinrent chercher jusqu'ici le mis-

sionnaire, pour le conduire à 500 kilomètres chez de pauvres sauvages, méthodistes bien malgré eux. Nous avons construit une église ou mission succursale à Paktawagan, à 250 kilomètres d'ici, et une seconde au fort Nelson à 250 kilomètres au delà de Paktawagan, toujours dans la direction du nord-est, c'est-à-dire du côté de la baie d'Hudson.

Pour gagner à Dieu ces âmes relativement faciles à convertir, beaucoup de difficultés matérielles et de dépenses à cause des voyages si longs et si pénibles en ce pays. Nous devons monter de légers canots d'écorce de bouleau, faire de longs portages, pour éviter rapides et cascades, escalader et descendre des montagnes à travers des rochers ou d'étroits sentiers, afin de passer d'un versant à l'autre. En été seulement nous pouvons voir les Indiens, quelques-uns ici même, les autres au rendez-vous désigné à l'avance. Pendant la saison d'hiver, il est difficile de les trouver réunis, car la chasse aux animaux à fourrure les oblige à vivre par familles isolées. Aussi le prêtre se contente-t-il d'aller sur son traineau à chiens auprès des malades, quelquefois bien éloignés, qui le demandent et de visiter la succursale de Paktawagan, où quelques familles et presque tous les hommes peuvent se rendre de leurs quartiers de chasse.

En cette vaste contrée de rochers, de lacs sans nombre, d'îles et de fleuves, il n'y a aucune culture. L'hiver dure huit mois. On vit de pêche et de chasse. Les sauvages peuvent se procurer aux magasins de la Compagnie de la Baie d'Hudson, établie sur divers points du pays, les marchandises nécessaires pour les couvertures, les habits, les filets de pêche et l'attirail de chasse. Tous ces articles sont troqués contre des fourrures. Pour approvisionner nos établissements, les effets et les marchandises dont nous avons besoin nous viennent du Manitoba

ou des colonies de la Saskatchewan, à un prix, hélas ! bien trop élevé pour notre petite bourse.

Nous sommes entourés de missions protestantes. Ici, au lac Pélican 50 protestants contre 300 catholiques, mais au fort 300 protestants contre 125 catholiques et au lac La Rouge 400 protestants et 10 catholiques.

Je dois ajouter que les Indiens du Nord-Est, à peu près tous enrôlés dans la secte des méthodistes, demandent à être instruits de la religion catholique. Elle a pour eux un prestige extraordinaire. J'ai déjà reçu plus de 200 abjurations. Cet hiver même, il m'est arrivé une lettre d'un chef sauvage protestant, me demandant d'aller instruire ses compatriotes de la véritable religion.

Le personnel et les secours nous manqueront malheureusement pour mener à bonne fin cette œuvre magnifique de la conversion des Indiens protestants. Daigne le Seigneur envoyer à sa vigne des ouvriers selon son cœur et inspirer à quelque bonne âme la pensée de nous aider !

E. Bonnald, o. m. i.

PROVINCE DU MIDI.

COMPTE RENDU DE LA MAISON DE VICO

Le dernier rapport sur les travaux de cette maison s'arrêtait à la fin de 1896. C'est donc le récit abrégé de deux ans et demi que nous devons faire.

A notre grand regret, faute de documents, cette succession de travaux ressemblera un peu trop à une sèche nomenclature.

Notre personnel est toujours restreint. Le R. P. Hamonic, supérieur, qui ne peut prêcher en italien, est chargé de l'aumônerie et du pensionnat des Filles de